

— Vite, Catherine, mon livre d'Heures et ma bourse.

— Les voici, mon enfant, et que Dieu exauce vos prières ! dit la brave femme avec émotion.

Marguerite s'efforça de refouler ses larmes, embrassa dame Catherine et sortit.

Elle aperçut sur la place quelques jeunes garçons qui causaient et qui s'écartèrent respectueusement pour lui livrer passage, puis, un peu plus loin, près du porche de l'église, un groupe de jeunes filles qui paraissaient attendre l'heure de la messe pour entrer dans le sanctuaire. Les hommes rendirent à Marguerite son salut, mais leur maintien semblait gauche et embarrassé, les regards qu'ils jetaient furtivement sur elle étaient empreints d'une tristesse mêlée de douce pitié qu'elle ne remarqua pas. Elle s'avança vers ses anciennes compagnes, qui se livraient sous le porche à une conversation des plus animées. La grande Thérèse, que Marguerite devait remplacer comme quêteuse, avait en ce moment la parole. Ses joues étaient plus rouges qu'une crête de coq et les yeux semblaient lui sortir de la tête. La fille de Melzer les aborda avec une expansion qui témoignait de la sincère amitié qu'elle avait conservée pour celles qui avaient partagé les jeux de son enfance ; mais vainement elle tendit son front à celle-ci, sa main à celle-là, aucune ne parut s'apercevoir de sa présence, et elles prirent toutes leur vol vers l'église, comme une bande de pies effarouchées.

Marguerite ne savait que penser de ce singulier accueil ; cependant elle suivit les jeunes paysannes et se dirigea vers le banc d'œuvre ; mais toutes les places étaient occupées déjà par la grande Thérèse et les porteuses de souches. S'arrêtant donc à l'entrée du banc

— Veuillez vous serrer un peu, mes amies, leur dit-elle timidement, afin que je puisse m'asseoir parmi vous.

Aucune des jeunes filles ne parut l'entendre. Vainement leur renouvela-t-elle sa prière ; les yeux attachés sur leurs livres ou sur leurs chapelets avec une feinte dévotion, elles restèrent froides, muettes, impassibles sur leurs chaises curules. Marguerite était stu-

péfaite de ce mutisme brutal et obstiné qu'elle ne pouvait s'expliquer, mais craignant de troubler le silence qui régnait dans l'église, elle prit avec résignation un petit escabeau qui se trouvait vacant, s'agenouilla à l'entrée du banc d'œuvre et se mit à prier avec ferveur.

Après le *Credo*, quand les marguilliers se levèrent pour commencer la quête, elle se leva à son tour, et tendant la main vers la grande fille qu'elle devait remplacer.

— Thérèse, lui dit-elle, veux-tu me remettre l'aumônière ?

— Pas tant d'empressement, Grettly, répliqua la méchante créature avec un accent de cruelle raillerie, c'est moi qui vais aujourd'hui quêter pour toi ; il ne faut pas que l'argent des pauvres passe par des mains qui pourraient en faire un mauvais usage.

Et repoussant brusquement Marguerite, elle alla, suivant la coutume, se joindre aux marguilliers, qui commençaient leur ronde.

Le front de la jeune fille se couvrit d'une vive rougeur, et elle sentit les pleurs monter de son cœur oppressé à ses yeux. Ses genoux se déroberent sous elle. Il lui fallut s'appuyer au banc pour ne pas tomber. Les porteuses de souches la regardaient en dessous et ricanèrent sur leurs chapelets qu'elles faisaient semblant d'égréner. Marguerite resta un instant courbée sous le poids de cette insulte grossière, en se demandant si elle la méritait ; mais bientôt elle releva la tête.

— J'ai voulu sauver Fritz, se dit-elle ; pour lui, j'ai bravé la colère de mon père, et Fritz m'a froidement blâmée. Mon père m'a maudite et m'a donné son logis pour prison. Les filles de Nordstetten, que j'aimais comme des sœurs, me repoussent et me renient. Ce monde m'est fermé. Il ne me reste qu'un refuge, c'est le ciel ! Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi et laissez-moi aller vers vous !

S'éloignant alors de ses anciennes amies, elle se dirigea vers les derniers bancs occupés par les femmes, espérant y trouver une humble place où personne ne ferait attention à elle, mais toutes étaient prises.